

La vie moderne

ON N'EST PAS des chiens galeux, disait la fille, je trouve que ça commence à bien faire, on n'est pas des chiens galeux.

Et mon pote qui somnolait à moitié depuis cinq minutes s'était levé brusquement et avait renchéri, elle a raison, je suis d'accord avec toi, ça commence à bien faire, on n'est pas des chiens galeux.

Dans le wagon tout le monde regardait dans le vague, le copain de la fille est passé avec des pin's, merci, merci, mais personne n'a donné, je suis de *Réverbère*, a dit mon pote, comme une dispense, les deux sont descendus en criant des insultes, enculés, enculés, la rame a redémarré, les laissant sur le quai, et mon pote a redit, cette fois-ci d'un ton plus pénétré, en réfléchissant en même temps, on n'est pas des chiens galeux, si t'y penses une minute c'est vraiment juste.

Certainement que tout ça a dû lui trotter dans la tête, la situation épouvantable du moment dont tout le monde parlait, la nouvelle misère sociale et les exclus, les ex-

clus, parce qu'aux premières lueurs de l'aube j'avais eu droit à mon coup de fil, il avait pas mal gambergé pendant la nuit, j'ai pas mal gambergé tu sais, et il avait une idée à me proposer.

Une bonne idée. Vraiment.

– Je t'écoute, j'avais dit, vas-y.

Bon, en quelque sorte il était maintenant de plus en plus dur d'arriver à surnager avec les journaux, quant aux cartes pour les lépreux, activité principale de mon pote depuis des lustres, eh bien plus personne n'en voulait, les lépreux n'étaient plus un thème porteur, les lépreux pouvaient crever dans l'indifférence générale, la foule des clients sollicités s'en battait totalement.

– C'est pour ça que j'ai mis au point ce projet, petit pote, et à mon avis, avec toi dans l'affaire, on risque de cartonner très fort.

– Je t'écoute, avais-je re-dit, vas-y. Vas-y et ne me cache rien. Tu sais que nous sommes amis. Que je suis à ta disposition.

L'idée somme toute était fort simple. Il s'agissait de monter une association. Loi 1901. Aide aux personnes en difficulté, lutte contre l'exclusion et l'injustice.

– Avec retentissement dans les médias. Campagne journalistique et si possible télé.

Et si possible télé.

– Comment ça, et si possible télé ?

Si possible télé, eh bien petit pote, parce que tu vas être le parrain de l'association, le parrain éclairé que l'on mettra en avant, un peu comme le truc pour le cancer, avec ta photo, j'ai déjà prévu un titre fort, *Ce ne sont pas*

des chiens galeux, avec tout un laïus balourd en dessous, pour faire mouche.

Nous avons observé de part et d'autre un petit instant de silence. Ma photo. Le cancer. Et des chiens galeux. Et la suite que je ne voyais que trop. Les millions détournés. Le scandale. Obligé de fuir à l'étranger, à moins qu'ils n'arrivent à me coincer avant et que je ne puisse éviter l'incarcération.

– Faut voir un truc, que tu brilles de partout, que tu fasses le beau avec tes histoires, d'accord, mais faudrait peut-être penser un jour à faire croquer les copains, non ?

Et là-dessus il touchait un point sensible, certains de mes récits publiés qui avaient eu un accueil favorable avaient pour origine des histoires où, ma foi, Henri tenait souvent un rôle important, bien sûr romancé, et pimenté, n'est-ce pas, d'une touche personnelle, mais le résultat était là, c'était moi qui en percevais les bénéfices, et non lui.

– Alors, qu'est-ce que t'en penses ?

– De ton projet d'association ?

– Oui.

– Ça me semble une bonne idée. Intéressante. Et certainement judicieuse, pour ne pas dire juteuse, dans le contexte actuel.

Certainement désarçonné par une approbation aussi directe, mon pote avait eu un petit temps avant de réembrayer.

– Et pour la photo, c'est bon aussi, ça te fait pas chier ? Là, j'étais bien forcé de répondre que si, un peu.

– Pour être très franc, si, ça m'ennuie un peu.

J'ai senti qu'il préparait une salve d'arguments imparables et les muscles de mon corps tout entier se sont contractés, prêts à accueillir le choc.

– Réfléchis quand même petit pote, ça pourrait aussi être pas mal pour toi que les gens percutent que t'es pas qu'un écrivain plein de pèze qu'en a rien à foutre des autres. Montrer que tu grattes avec une association pourrait être bénéfique au point de vue de ton image. Beaucoup de stars le font et, crois-moi, si elles donnent là-dedans c'est qu'il y a une raison.

Là-bas, tristement recroquevillés dans leur petite assiette, mes œufs au plat, élément fondateur de mon brunch matinal, étaient en train de refroidir. J'ai fait semblant de réfléchir.

– T'as peut-être raison, j'ai dit, t'as peut-être pas complètement tort.

Me préoccuper des pauvres. Qu'on sente ma sensibilité profonde. Et leur griffer un maximum de thunes au passage.

– Parce que évidemment petit pote il est pas question une seconde que tu fasses ça gratos, il est bien clair que je te rebalance ton pourcentage au fur et à mesure.

Un pourcentage de quel ordre, j'avais failli demander, tu penses qu'on peut les escroquer de combien ? mais au lieu de ça j'avais dit pourquoi pas, pourquoi pas après tout, accablé, espérant que la conversation allait provisoirement prendre fin et que j'allais pouvoir me diriger vers mon petit déjeuner, déjeuner en paix, seulement mon pote avait encore quelque chose sur le cœur.

– Je t'écoute, j'avais dit, vas-y.

– J’aimerais bien que pour le conseil d’administration on prenne des gens vraiment top, on peut faire quelque chose de vraiment sympa avec ce truc, pas la peine de tout gâcher dès le départ avec des nazes.

Des nazes, quelle idée, il n’en était bien sûr pas question une seconde. J’avais raccroché, le mieux n’était-il pas de parler de tout cela face à face, de vive voix, vieux amis discutant d’un projet enthousiasmant, racketter les entreprises et les organismes sociaux, avec ma photo, et un laïus balourd, nous avons pris rendez-vous pour l’après-midi même.

– Alors, t’as pesé le pour et le contre ? T’as un peu fait tes comptes ?

Il y a des moments dans l’existence où il est possible de louvoyer, de se dégager à moindres frais d’une situation gênante. J’étais côté banquette, dans un café exigü, un jour gris et pluvieux comme en connaît régulièrement la capitale, le genre de temps où l’on a facilement un petit début de mal à la tête et rien qu’à l’idée de me retaper les embouteillages dans l’autre sens j’avais une sérieuse impression de fatigue. J’ai malgré tout pris mon courage à deux mains.

– C’est non, j’ai dit d’une voix ferme, tu ne peux pas utiliser ma photo. Ni mon nom. Je ne suis pas d’accord.

Il a accusé le coup sans broncher, son regard perdu dans le reflet de la glace, je m’en doutais petit pote, je me la donnais bien que cette fois on n’était plus trop sur la même longueur d’onde.

Et là-dessus la discussion a pris un tour curieux, il y avait une photo-poster de Coluche sur le mur, un

portrait du comique lors de sa candidature à l'élection présidentielle, j'ai eu une autre idée petit pote, une autre idée qui vaut ce qu'elle vaut, mais je te la dis tout de même.

J'ai recommandé une verveine. Par chance j'avais du Doliprane sur moi.

– Dans un mois, ce sont les élections...

Le patron du café était en train de s'embrouiller avec une gitane et sa fille qui faisaient la manche.

– Et on parle beaucoup du problème social...

Vous êtes des gens néfastes, disait le type, des gens néfastes et malsains.

– Des exclus...

Je vous ai déjà expliqué qu'il était hors de question de venir mendier ici.

– Sois gentille, a fait mon pote à la gitane, lâche-nous, d'accord.

Et immédiatement dans la foulée il a ajouté les exclus n'ont personne, personne de sérieux, si jamais je me présente tu me soutiendras ? provoquant chez moi une approbation vague, mais oui, dans ce cas, c'est différent, pour une élection bien sûr, j'avais un super-coup de mou et ma foi s'il voulait devenir président, ou premier ministre, ou pape, pourquoi ne pas l'y encourager.

– Comment comptes-tu t'y prendre ? j'ai questionné, l'esprit ailleurs. La gitane était en train de cracher dans notre direction en proférant des malédictions. Tu vas monter un parti politique ou faire plutôt cavalier seul ?

La question de l'utilisation abusive de ma photo était en tout cas provisoirement réglée.

De l'autre côté de la rue la gitane s'attaquait à un établissement concurrent.

– Ça petit pote, je sais pas encore, il est encore trop tôt pour le dire et un projet de cette envergure demande réflexion.

En rentrant chez moi, hasard du sort, il y avait un message tâtant le terrain pour savoir si je serais partant pour m'associer à un mouvement, bien sûr informel, soutenant un des candidats et j'avais pensé « désolé les gars, mais j'ai déjà un poulain dans la course ». En m'endormant j'ai essayé d'imaginer mon copain débattant à la télé avec un des ténors du moment, mais sans y parvenir vraiment.

Quelques jours ont passé et tout à fait honnêtement cette histoire m'était totalement sortie de l'esprit. En général mon copain n'était pas en manque de projets, de projets... disons particuliers. Il y avait déjà eu l'hôtel-théâtre avec filles parisiennes au Viêt-nam, le rachat du cargo *Mazout* par un consortium de Corses trafiquant des faux billets dans le but d'organiser un gigantesque import-export d'herbe entre Saint-Nazaire et l'Afrique puis, le montage financier de cette opération ayant échoué, l'installation d'une gigantesque plantation de skunk au cœur du Périgord noir. Sans même parler du récital de chansons pour Billy Idol dont j'avais vainement cherché des jours durant le numéro de fax. Toutes ces petites entreprises se perdaient inévitablement dans les limbes et il n'y avait aucune raison particulière pour qu'il n'en soit pas de même avec la présidence de la République. C'est donc avec un léger temps de réaction

que j'avais répondu à la voix affolée qui s'échappait de manière vrombissante du combiné téléphonique, mon copain avait du nouveau, du nouveau urgent, et il était nécessaire que nous nous retrouvions si possible dans l'heure, afin d'affiner notre stratégie.

– Notre stratégie...?

J'avais foncé au rendez-vous, gyrophare et sirène hurlante, résigné par avance à une nouvelle matinée éprouvante. Mon copain n'avait pas voulu me dire exactement ce qu'il en était mais il nous fallait apparemment aujourd'hui même passer à l'action.

– Chaud bouillant, m'avait-il ânonné à peine assis, Mathis se présente, on doit réagir dans les vingt-quatre heures.

– Mathis qui ? je lui ai fait préciser, Mathis le clochard qui a monté *Réverbère* ?

– Ce sont les bruits qui courent, ça lui fout les glandes ce qui se passe en ce moment, et il pense qu'il est le mieux placé pour représenter les exclus.

J'avais pris une mine de circonstance, merde, effectivement, les boules, l'heure est grave.

Deux autres gars que je connaissais plus ou moins de vue étaient venus nous rejoindre et la discussion avait roulé sur *Réverbère*, les avantages et les inconvénients, ce que c'était au départ et ce que c'était devenu, et la galère infernale que représentait maintenant la vente au quotidien.

– Un cauchemar petit pote, un cauchemar que tu t'imagines même pas.

Un des deux gars, qui s'appelait Bordeaux, comme la

ville, et d'ailleurs renseignements pris c'était effectivement l'étymologie de son nom, sa propre origine géographique, il vient de Bordeaux alors on l'appelle Bordeaux, enfin bref, toujours est-il qu'il s'en est mêlé, on a peu de temps devant nous tu sais, Mathis a l'air déterminé, l'idéal serait de faire une annonce aux journaux avant ce soir.

Et l'autre, qui n'avait pas ouvert la bouche jusque-là, a proféré : « *Tous les États, toutes les puissances qui ont eu et ont autorité sur les hommes, ont été et sont républiques ou monarchies. Les monarchies sont, ou héréditaires, si la lignée du souverain y a régné longtemps, ou bien sont nouvelles* », provoquant une approbation de mon pote, il tape Réverbère pour se payer ses études de philo, c'est une tête.

– Ah, j'ai dit au jeune, tu fais de la philo ?

En fait, oui, il était en Deug, s'appelait Philippe, et effectivement, suite à une engueulade avec ses parents, habitait, comme d'ailleurs Bordeaux, dans le petit appartement H.L.M. de mon pote.

– C'est le théoricien du mouvement, c'est lui qui a eu l'idée pour les chiens galeux, « On n'est pas des chiens galeux », avec nos blazes en dessous, et un sous-titre, « Les exclus dans le jeu politique ».

– Comme pour le cancer ?

– Exactement, comme pour mon idée d'association...

Il y a eu un temps mort, eux trois qui me regardaient, le spectre du président flottant de manière insidieuse, Bordeaux avait un pull moulant et des chaussures de cycliste. D'après ce que m'avait expliqué mon copain, il faisait du vélo.

– L'idée c'est de se prendre un maximum sur le rem-

boursement des frais de campagne. On leur balance des factures balourdes et normalement, pour des sommes raisonnables, les vérifications sont rares.

– Combien, j’ai aussitôt demandé, t’as déjà pensé à un chiffre ?

C’est Bordeaux qui a répondu, quatre cent mille, maxi cinq cent mille, on préfère viser peu mais sûr, que de se lancer dans un délire qu’on pourra jamais toucher.

J’ai approuvé vigoureusement, indéniablement il valait mieux être raisonnable.

– Un tiens vaut mieux que deux tu l’auras, a émis Philippe.

Et Bordeaux a recommandé une bière.

– Reste maintenant à savoir comment on va s’y prendre pratiquement. Tu te doutes bien qu’au départ tes relations vont avoir un grand rôle à jouer.

– Évidemment, j’ai dit, je m’en doute un peu.

Le garçon est venu déposer la bière de Bordeaux, mon pote a pris un cognac et Philippe carrément une coupe. T’inquiète pas, m’a précisé Bordeaux au moment où je payais, ce sera sur les frais de campagne.

– Bon, j’ai fait, dans ce cas-là alors je garde les tickets.

Cent vingt-deux balles de conso dès les cinq premières minutes, l’élection démarrerait très fort.

– Tu penses pouvoir les taper à quel niveau ? s’est enquis Philippe. Tu connais des patrons de journaux, des rédacteurs en chef ?

Dans le fond je me demande si je ne préférerais pas la Recherche sur le Cancer.

– Quelques-uns oui, mais je ne peux pas franchement

dire que ce soient des potes, plutôt des gens que j'ai croisés une fois ou deux...

– Mais Poivre d'Arvor, tu le connais ?

De nouveau, j'avais un début de migraine.

– Tu fais du sport avec lui, a renchéri Bordeaux, tu le connais du Racing ?

– Comment ça, du Racing ?

Bordeaux a eu un froncement de sourcils soupçonneux en direction d'Henri.

– Tu m'as bien dit qu'il était au Racing avec PPDA ?

– Pas exactement, s'est défaussé mon pote, je t'ai dit qu'il jouait au foot avec PPDA, tu m'as demandé si c'était au Racing, vu que selon toi au Racing il n'y a que des blindés archi-connus, et je t'ai répondu, oui, certainement.

Moi et PPDA, ruisselant d'une saine sueur, dans les vestiaires d'un club chic et discutant de l'opportunité de donner un petit coup de main au 20 heures à cette jeune et si sympathique formation politique, Les Chiens Galeux.

– Ah d'accord, m'a dit Bordeaux, ça commence bien, en fait c'est de la flûte, tu ne connais pas PPDA !

– Si, j'ai admis, je le connais.

– Parce que s'il le connaît pas, autant te dire que ça vaut même pas la peine qu'on se casse le cul, sans PPDA, les cinquante patates c'est clair qu'on peut s'asseoir dessus.

Là-dessus la discussion a dérivé sur le problème malencontreux qu'avait eu la star récemment et qu'il n'était pas dit du tout qu'il puisse se mouiller dans notre projet,

ceci dans le cas où on lui aurait proposé un pourcentage du magot.

– Parce que s’il croque pas c’est différent, il peut très bien parler de nous de manière désintéressée.

– Qu’est-ce que tu fais, a demandé Philippe, tu l’appelles ?

Là c’est vrai que j’aurais pu prétexter de ne pas avoir le numéro, ou dire ah mais oui, j’ai mon carnet de téléphone dans la voiture, je reviens tout de suite, et me barer à fond, non vous n’êtes pas des chiens galeux, au revoir les petits amis, au revoir et à bientôt, mais au lieu de ça je me suis levé et j’ai demandé au garçon s’il était possible de téléphoner.

– Mais il n’a pas de portable, s’est étonné Bordeaux, il n’a pas le S.F.R. ?

Le point phone était juste de l’autre côté du bar, dissimulé derrière le truc à cacahuètes ; d’où ils étaient Les Chiens Galeux pouvaient percevoir la conversation mais quand même pas de manière distincte.

– Allô, j’ai dit d’un ton ferme, allô j’écoute.

Dans le combiné résonnait une voix qui m’était étrangement familière, en fait, pour tout dire, ma voix, énonçant le message de mon répondeur.

– Oui, Patrick..., c’est moi !

Avec son visage se dessinant sous une publicité pour La Belle Sandrine, apéritif de marque, Bordeaux ressemblait à un ersatz de l’Ombre, ennemi mortel de Sam Païput. Sam Païput était un aventurier, un peu sans scrupule, un peu vénal, mais avec un bon fond, et l’Ombre lui faisait toujours des galères.